

## PROLOGUE

L'affiche s'étalait sur le fronton du cinéma, ses lettres rouge sang tranchant sur le dessin en noir et blanc. Elles proclamaient : *L'Infernal Docteur des Carpates*. Et, juste au-dessus : *Feodor Varazslo saisissant !* À côté du titre, un visage monstrueux, dont la peau partait en lambeaux, fixait les passants de son regard immobile. Le dessinateur avait réussi à donner aux yeux d'encre un aspect incroyablement vivant, perçant. Les lèvres fines du monstre se plissaient en une moue cruelle. L'ensemble était si magnétique qu'il semblait pulser. Les clients qui faisaient la queue devant le cinéma y jetaient de temps à autre un coup d'œil. Ils frissonnaient par anticipation.

Les spectateurs étaient assez nombreux, un peu plus que d'habitude, à attendre devant ce petit cinéma terne, à la façade jaune. Le vent frais de février balayait la baie de San Francisco. Ici, à Sausalito, l'un de ces bourgs du mauvais côté de la Californie, il charriait dans les rues des poussières jaunâtres et des papiers gras. Une sirène

# HOLLYWOOD MONSTERS

de police hurlait, quelque part dans le lointain. Des coups de feu éclatèrent, un peu plus proches. Les spectateurs tressaillirent, mais sans quitter la file. Depuis le *Volstead Act* et le début de la Prohibition, les gangs avaient pris possession de la ville – de toutes les petites villes en fait. Ils s'en servaient aussi bien comme plaque tournante de leur trafic que comme théâtre de leurs affrontements. Les autres citoyens poursuivaient tant bien que mal leur vie dans ce contexte.

Dans la file d'attente, une jeune dactylographe rajustait nerveusement son foulard. Elle sursauta quand un homme s'approcha d'elle, lui trouva aussitôt quelque chose d'inquiétant. Il n'avait rien de particulier pourtant. Il devait avoir entre trente et quarante ans, il n'était ni beau ni laid, il portait un costume gris comme on en trouvait des centaines. Il avait un chapeau mou. Elle soupira intérieurement. *Mon Dieu ! Encore un qui va me demander ce que je fais toute seule, et si je ne cherche pas de compagnie...* À ce moment, comme si elle venait de se mettre elle-même en garde, elle remarqua le teint cireux de l'homme, qui ressemblait presque à un maquillage de théâtre.

— Vous venez voir la magie sur l'écran ? Un véritable tour de force de la technique ! C'est ce que vous aimez ? demanda-t-il sans se présenter, sans la saluer, de but en blanc.

Il faisait preuve d'une agressivité inattendue sous des dehors civils.

La jeune fille fit un pas de côté, s'exclama en réaction :

— Laissez-moi ! J'ai travaillé toute la semaine, on peut bien aller se détendre !

## PROLOGUE

L'homme insista :

— Rien n'est vrai, sur l'écran, vous savez. Ce sont des trucs d'illusionnistes, un boniment de bateleurs, et pourtant ils fascinent, n'est-ce pas ?

Dans la file, un grand homme costaud intervint :

— Hé l'ami, laissez la demoiselle tranquille !

L'homme en gris recula, l'air innocent, paumes ouvertes. Puis il reprit comme si de rien n'était, en montant en volume à l'intention de toute la file d'attente.

— Ces... « spectacles », c'est tout juste bon à épater les imbéciles. C'est de la pourriture, vous comprenez ? ! Moi, je peux vous montrer ce qu'est la *vraie* magie, pas des enfantillages...

D'un coup, comme par miracle, quelque chose apparut au creux de sa main. Un papier roulé d'une dizaine de centimètres de long, comme ceux des bornes de fêtes foraines : ces grands cabinets où un mannequin grimé en diseuse de bonne aventure vous donnait une prédiction écrite contre un *penny*.

Il tendit le papier à la jeune femme. Le samaritain costaud le saisit au passage, et le déroula avec prudence mais sans cérémonie. Il lut le message à voix haute :

— *Ceci n'est pas un rêve...*

Et il s'exclama presque aussitôt :

— Qu'est-ce que... ?

Avant qu'il ait pu finir sa phrase, l'encre des mots s'étala sur le papier en une immense tache noire. Le costaud voulut lâcher le papier, mais celui-ci collait à sa main. Il écarquilla les yeux, pâlit d'un coup. La tache noire s'étendit jusque sur sa peau. Soudain il eut l'impression qu'on lui enfonçait des centaines d'aiguilles dans la chair.

# HOLLYWOOD MONSTERS

À son oreille, il entendait ce qui ressemblait au murmure de plusieurs personnes.

Les badauds s'écartèrent devant ce spectacle. La main de l'homme était désormais entièrement noire. Son bras était secoué de convulsions. Bientôt la tache noire gagna son cou, sa mâchoire... Il se mit à hurler. L'homme en costume gris sourit de toutes ses dents.

— Voilà de la véritable magie.

Tous les spectateurs autour avaient blêmi. Le gaillard secouait frénétiquement les doigts. Le papier s'effrita brusquement, se changeant en une poussière sombre semblable à de la cendre. Plusieurs ampoules électriques au fronton du cinéma explosèrent dans une série de claquements. Puis tout revint à la normale, sans raison apparente. La poudre noire qu'avait été le petit papier finissait de se dissiper dans le vent.

Le grand gaillard haleta. La douleur refluit déjà dans son bras, qui avait retrouvé sa couleur naturelle. Il cligna des paupières, chercha des yeux l'homme au costume gris. En vain. Celui-ci avait disparu.



# CHAPITRE 1

*Septembre 1932*

Un nouvel éclair illumina la fenêtre du manoir, suivi d'un retentissant coup de tonnerre. La fillette se plaqua contre le mur, le cœur battant. Une mèche blonde échappée de ses longues boucles à l'anglaise se balançait devant son visage. Elle serrait ses mains sales sur sa jupe en dentelle déchirée, maculée de terre et de sang.

Le grondement du tonnerre se répercuta au loin dans les couloirs. Le vent glissait sous les portes aux perspectives exagérées, gémissait de façon presque humaine. La fillette crispa les lèvres. Une résolution nouvelle apparut dans ses grands yeux innocents. Les sourcils froncés, elle inspecta les alentours. Personne. Elle reprit sa marche d'un pas pressé, rasant les murs distordus, se réfugiant dans les ombres... Des ombres si opaques et profondes que la gamine, par endroits, donnait l'impression de disparaître, comme avalée par une encre solide. Les voûtes au-dessus d'elle étaient assez hautes pour laisser passer des géants

# HOLLYWOOD MONSTERS

plutôt que des hommes. Aucune n'était vraiment droite non plus, et toutes ces lignes torves ajoutaient à la sensation de malaise que le castel procurait.

La fillette tressaillit, tendit l'oreille. Un bruit de pas se fit entendre dans son dos. Il sembla se rapprocher, s'éteignit soudain. La fillette relâcha sa respiration, reprit sa marche. Bientôt elle déboucha dans une salle circulaire d'où s'élançaient des escaliers inégaux. Elle leva les yeux, recula très vite. Le mur du fond tout entier était occupé par un portrait gigantesque, démesuré, menaçant. Il représentait un homme en long et épais manteau sombre, le col relevé jusqu'à des joues trop saillantes pour appartenir à un être humain. Ses yeux trop perçants, trop clairs, presque translucides, étaient soulignés de larges cernes sombres. Quelques rares cheveux blancs, longs et gras, échouaient à cacher les protubérances de son crâne difforme. C'était le seigneur des lieux, celui qui relevait les morts dans la vallée en contrebas, et l'air même du manoir semblait frémir de peur devant sa simple image. On le nommait le Nécromant.

Frissonnant dans sa cachette, la fillette regarda nerveusement en arrière une seconde ou deux à peine. Quand elle se retourna vers la salle ronde, une ombre immense se superposait parfaitement au sujet du tableau. L'ombre d'une silhouette humaine. La fillette serra les poings. Le Nécromant. C'était le Nécromant qui arrivait par le plus large des escaliers. Elle voulut s'enfuir. Soudain, une main cadavérique, une main de mort-vivant ou de goule traversa l'un des murs et la saisit à la gorge.

C'était un membre hideusement maltraité, la chair molle et verdâtre couverte de pustules, dégoulinant

## CHAPITRE 1

de matières visqueuses. Par des incisions dans sa peau saillaient des morceaux d'os blanchâtres. La fillette cria, se débattit. Le Nécromant approchait. Déjà son ombre recouvrait les dentelles blanches de la robe. La fillette tenta de se dégager... Les bouts d'os s'effritèrent entre ses doigts, se changèrent en poussière avec une écœurante odeur de lait caillé.



— Coupez ! ordonna le réalisateur au travers de son porte-voix.

La tension retomba d'un coup sur le plateau de tournage. Les preneurs de son abaissèrent leurs perches au bout desquelles étaient accrochés les micros. Au sommet de la grue, sur sa plateforme articulée, l'opérateur éteignit la caméra, qui s'arrêta de ronronner. Tous dégouлинаient de sueur. Il régnait une chaleur insoutenable sous les énormes projecteurs. Les anneaux concentriques des lentilles de Fresnel dirigeaient une lumière intense sur certains plans du décor, plongeant par contraste les autres dans cette ombre profonde qui contribuait à l'esthétique gothique des films de monstres.

Déjà Carol et Angela, la coiffeuse et la maquilleuse, se précipitaient pour retoucher les boucles et le fond de teint de Doris, la jeune actrice en robe blanche. Lou Cerran, le réalisateur, les coupa net dans leur élan.

— Malachi ! hurla-t-il dans son porte-voix. Mal ! Où est ce damné accessoiriste ?

Un adolescent maigre émergea de derrière le décor. Il ébouriffa d'une main nerveuse ses cheveux roux, qui

# HOLLYWOOD MONSTERS

n'avaient pas besoin de ça pour saillir en épis sur son crâne. Une besace en vieux cuir battait contre sa hanche. Des outils cliquetaient dans les poches de son pantalon trop large.

— Je suis désolé, je ne comprends pas...

En face, Doris ne bougeait plus, le visage neutre, sans expression. Le bras artificiel, désormais inutile, était tombé à ses pieds, incongru contre ses sandales vernies. Comme toujours entre les prises, elle ressemblait à une poupée : une parfaite figure de porcelaine, même avec sa robe tachée de faux sang et déchirée. Malgré la couche de poudre sur son joli visage ovale, des gouttes de sueur perlaient sur son front. Son nez luisait sous les projecteurs.

Elle ne regardait pas Malachi, bien sûr. Doris Chamberlain, douze ans dans la vraie vie, mais qui à l'écran paraissait beaucoup plus jeune, était l'enfant star du studio. Elle n'accordait jamais d'attention aux techniciens. Encore moins ceux qui, comme Mal, avaient plutôt l'âge et l'allure de simples assistants.

Ils travaillaient dans le même studio depuis quelques années, pourtant ils ne s'étaient jamais croisés sur un tournage avant celui-ci. Doris était jusqu'à présent une habituée des comédies musicales, et non des productions plus sombres où Mal aidait aux accessoires. Cependant l'adolescent la connaissait de réputation. On la disait hautaine, exigeante, capricieuse. Elle refusait d'être maquillée par n'importe qui d'autre qu'Angela Merritt, se permettait parfois de critiquer la lumière ou le placement des caméras... L'équipe ne l'aimait pas vraiment, et Mal non plus. Mais pour l'heure il se concentra sur des soucis plus urgents.